



>>> Les ados, grands oubliés de l'édition africaine

L'importance croissante de la littérature de jeunesse en Afrique ne fait assurément plus aucun doute aujourd'hui. Et les numéros successifs de la présente revue, ainsi que les recherches universitaires, colloques, salons du livre divers sont là pour témoigner de l'enrichissement éditorial du continent dans ce domaine, ces dernières années. Tout le monde semble avoir compris que, comme le disait l'éditeur français Pierre Marchand¹ : "On ne peut devenir un lecteur adulte si l'on n'a pas lu enfant". Pourtant, si des albums de plus en plus nombreux voient le jour, si des auteurs et des illustrateurs se font connaître, voire acquièrent une véritable renommée, tout se passe comme si seule l'enfance demeurerait la cible privilégiée des éditeurs africains. On assiste à une véritable explosion de l'album illustré pour les tout-petits, le roman pour enfants venant en seconde position. Un grand parent pauvre apparaît en contrepoint de cette production : le roman pour adolescents.

Ce tropisme éditorial particulier a deux explications, me semble-t-il. Tout d'abord, il est la traduction de cette image d'Epinal de l'éducation africaine, qui veut qu'un enfant grandit traditionnellement grâce aux légendes et aux récits transmis par "les anciens". Bien que cette "tradition" soit fortement mise à mal aujourd'hui par l'explosion démographique en milieu urbain et ses conséquences sociologiques (familles recomposées, nucléaires, monoparentales...), il semble bien que le ton adopté pour s'adresser aux tout-petits demeure fréquemment celui du conte. Les histoires se terminent généralement - et classiquement - par des conclusions rarement innocentes : il s'agit bel et bien d'en tirer à chaque fois un enseignement. Comme si la valeur d'une histoire se mesurait à cet apport.

Les auteurs et les éditeurs ne semblent pas, pour la plupart, capables de s'émanciper de ce principe éducatif. Et la deuxième explication à ce manque d'audace littéraire rejoint ici la première : c'est l'idée, toujours fortement ancrée, d'un rapport nécessairement utilitaire au livre. Il faut y voir l'empreinte laissée par le manuel scolaire, encore souvent le seul type d'ouvrage qu'il soit jamais donné à nombre d'Africains de fréquenter. Comment se tourner, dans ce cas-là, vers l'idée d'une lecture associée au plaisir quand le livre ne se propose que dans sa dimension instrumentale ?

C'est sans doute pourquoi écrire et publier une "petite histoire" pour les petits paraît déjà une démarche éditoriale louable, sachant qu'elle demeure risquée - le public des parents attentifs et motivés, à la recherche d'un support identifiable pour leurs efforts éducatifs n'étant pas encore très important. Mais à ce stade, les grands perdants sont

encore les "jeunes", autrement dit les adolescents et les jeunes adultes.

De quelle étrange amnésie sommes-nous donc saisis, une fois adultes, pour nous montrer capables d'oublier notre adolescence comme si elle n'avait jamais eu lieu ? Est-ce en vertu du fait que le temps adoucit les souvenirs, et que, sans le vouloir, nous mettons de côté les moments difficiles pour ne retenir que l'enchantement de l'enfance ? Comme si nous avions oublié en quel "pays de souffrance" nous étions passés pour ne retenir que les "tièdes petits matins de douceur et de chaleur ancestrales"²... Pourtant les psychologues le disent : l'adolescence (et la puberté, qui est en quelque sorte sa signature biologique) est un moment essentiel de la vie, où tout ce qui avait construit l'individu est remis en question et en quelque sorte renégocié. On sort de cette bataille grandi, triomphant, prêt à affronter en adulte les épreuves de la vie. Ou au contraire on en sort perdant, et la vie d'adulte sera difficile. Les adolescents africains partagent assurément avec ceux des autres continents, le lourd fardeau de devoir traverser cette période très troublante de la vie. Mais pour leur malheur, contrairement sans doute aux jeunes occidentaux, ils n'ont encore que peu d'espaces d'expression de leurs interrogations ou de leurs peurs dans ce domaine. Leur identité de "groupe" n'est pas encore reconnue en tant que telle par les sociétés africaines modernes. Les rites de passage communautaires du passé³ se perdant peu à peu, les ados se retrouvent sans place spécifique, sans guides, sans statut, confrontés à la "confusion des sentiments", et en butte à cette extrême pudeur qui empêche, entre les générations, tout discours sur le corps et ses transformations⁴. Ils se sentent seuls, dans un monde où la parole qui leur est donnée est encore rare, alors qu'ils estiment à juste titre avoir des choses à dire⁵, et un rôle à jouer sur notre planète. Mais aujourd'hui, on leur offre des choses à voir ; pas assez de choses à lire ! Ils doivent "se débrouiller" comme on dit en Afrique, pour grandir malgré tout.

Des livres pour changer le monde ?

Parmi les pistes que l'édition africaine de jeunesse pourrait développer se trouve donc, à mon avis, la fiction "cathartique", basée sur ce que sont réellement les adolescents africains aujourd'hui, et destinée à répondre à leur solitude psychologique si désespérée. Des fictions qui leur permettent de se situer par rapport aux autres, de construire et développer leurs propres points de vue, de dépasser leurs craintes.

1 Créateur du pôle jeunesse de Gallimard.

2 Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*. Présence Africaine, 1971.

3 On retrouve ces rites (fêtes de semailles, circoncision ...) décrits chez de nombreux écrivains "classiques" africains, selon une vision chaleureuse, embellis, mythifiés, comme les traces ineffables d'un paradis perdu. Cf Camara Laye (*L'enfant noir*), Seydou Badian (*Sous l'orange*), Chinua Achebe (*Le monde s'effondre*)...

4 Et ce, malgré la nécessité extrême que représente l'information, en particulier sur la sexualité. Car on le sait, le A du début de l'amour rime de plus en plus avec le A final de Sida... Plus que jamais, l'écrivain, à mon sens, a un rôle fondamental à jouer dans ce domaine.



C'est ce que cherchent à faire les éditions CEDA⁶ (Côte-d'Ivoire) avec leur collection "Lire au présent"⁷. Futures épouses d'un mariage forcé, petites bonnes, enfants placés, enfants-soldats... Les jeunes sont les protagonistes de différents textes fondés sur des sujets de société. Mais la collection n'évite pas à

mon sens un double défaut que l'on retrouve également chez d'autres éditeurs. D'une part, l'Afrique se retrouve traitée à travers le seul prisme de ses problèmes - l'Afrique n'est-elle qu'un concentré de problèmes ? Ne peut-on (l')écrire qu'avec gravité ? D'autre part, et plus fâcheux peut-être, dans ces romans, les héros agissent en sauveurs ou en justiciers. Exactement comme si, faute de pouvoir résoudre dans le réel, des problèmes aigus de société⁸, les auteurs se servaient de leurs personnages en les sur-idéalisant au point qu'ils trouvent, eux, des réponses à ces problèmes insolubles. De tels héros improbables peuvent-ils réellement convaincre, séduire, voire captiver les lecteurs ? Permettent-ils la moindre identification ? Ne retrouve-t-on pas là encore, le vœu pieux sous-jacent du texte moralisant selon lequel un héros rédempteur, animé d'un grand sens de la solidarité, doublé d'un courage extraordinaire, aidera peut-être les lecteurs à "remettre en état" leur famille, leur quartier, leur communauté, voire leur continent aux valeurs éclatées, secoué par les guerres, la maladie, la corruption, la mondialisation !... Lourde tâche. Et c'est oublier sans doute, que les seuls "pères-la-morale" que les ados acceptent et écoutent réellement aujourd'hui, sont... les rappeurs.

Des livres pour rêver...

La piste du rêve est peut-être, de toutes, celle que les éditeurs et les auteurs devraient s'autoriser à explorer, avec le plus de liberté. À ce titre, la réussite de la collection Adoras, aux NEI, me paraît remarquable. Cette collection de romans "à l'eau de rose", qui mettent en scène des couples confrontés aux affres de l'amour, dans des décors tropicalisés, a parfois été comparée à des collections occidentales comme Harlequin. Il est vrai qu'il s'agit là d'un véritable "genre", répondant à une charte rédactionnelle précise : simplicité de vocabulaire, noblesse des sentiments, action et rebondissements mais aussi romantisme et sentimentalisme... Après le baiser final, on ferme le rideau. Et l'on n'entre pas, comme à la télévision ou au cinéma, dans la chambre du couple et dans son intimité. Ici, rien de charnel. Mais tout est réuni pour que les lectrices et les lecteurs succombent à la tentation... de lire. Résultat ? Depuis 1998, le succès est effectif. Pourquoi ?

Sans doute parce que le rêve se propose dans toute sa splendeur, sans limite. Les héros vivent dans un monde débarrassé des contingences habituelles. S'ils ont des soucis matériels, ils en viennent à bout. Si la jalousie ou le doute les assiègent, ils terminent par des déclarations enflammées. Bref, sous les palmiers d'Adoras, la vie cesse d'être une succession de problèmes pour devenir une suite de solutions.

Le rêve ! Et il ne faut pas s'étonner que ces livres touchent en particulier, un lectorat très populaire de jeunes filles ouest africaines : quand tout va mal autour de soi, et que l'on est en âge de projeter son avenir, on a désespérément besoin d'être "fleur bleue". On a besoin des séries américaines ou des "telenovelas" brésiliennes. Mais on a aussi besoin de livres tels qu'Adoras, car on s'identifie encore mieux à des héros qui ne sont pas blancs. Construire le futur, n'est-ce pas commencer par le rêver ? Certes on pourra reprocher aux livres d'Adoras de n'être pas des œuvres très littéraires. Il s'agit bien d'une "recette" éditoriale, qui malgré tout, pour être bonne, et donner envie - ce qui est le cas - doit être parfaitement salée et pimentée...

... et pour aimer... lire

Pour faire vivre depuis neuf ans un projet de presse⁹ "à haut risque" puisqu'il a pour public les adolescents francophones d'Afrique, je sais d'expérience que les jeunes africains sont taxés de bien des maux : ils n'aimeraient pas lire, ne constitueraient pas un "marché porteur"... Je veux prendre ici le contre-pied de ces idées toutes faites. Les adolescents peuvent constituer à mon sens, un public de lecteurs et d'acheteurs réels : une vraie "cible" comme on dit en marketing, capable de mobiliser l'argent qu'elle n'a pas (mais peut trouver) si on y met les formes (prix adaptés, couvertures attirantes...). Mais encore faut-il imaginer pour eux des lectures susceptibles de leur plaire. Parce qu'elles leur correspondent réellement, parce qu'elles les touchent ou abordent les questions (et les problèmes) de leur vie, au lieu de correspondre à ce que l'on pense qu'ils sont ou que l'on souhaiterait qu'ils soient. Sans se montrer nécessairement pessimiste, sans leur faire constamment la morale. Après tout, pourquoi les ados africains n'auraient-ils pas envie comme les autres, de rire aux éclats, d'élucider un crime aux côtés d'un détective ou d'être transis d'amour ? Concevoir et créer de tels livres n'est évidemment pas simple. Mais c'est certainement passionnant. Et cela pourrait même être... finalement utile ! Faire des livres pour aimer... lire.

Kidi Bebey

Titulaire d'un doctorat en littérature francophone
et d'une maîtrise en édition, rédactrice en chef de *Planète Jeunes*
et *Planète Enfants*, auteur de livres pour enfants.

5 Ils ont été, par exemple, les moteurs de l'élection en 2000 d'Abdoulaye Wade à la présidence du Sénégal en exprimant leur volonté de changement ("Sopi !" en wolof).

6 En association avec Hurtubise (Canada) et Hatier (France).

7 Voir interview de Régina Traoré Sérié en page 40.

8 Rappelons que de nombreuses organisations non gouvernementales s'y confrontent quotidiennement sans être encore parvenues à y mettre un terme.

9 Le magazine *Planète Jeunes*.